

Just do it

Donnez-moi ceux qui sont las, ceux qui sont pauvres, vos masses entassées assoiffées d'air pur, les relents misérables de vos terres surpeuplées. Envoyez-les moi ces sans-patrie ballottés par la tempête.

Emma Lazarus

New York, dimanche, 5 heures du matin,

A la fermeture du Cotton Club, quel silence, j'en titube, une belle lumière sur l'Hudson River, des couleurs à tomber, je fais attention, je marche droit, elle est à mon bras, gauche, droite, elle ne remarque rien, elle fait semblant de ne rien remarquer, ça ne la dérange pas, elle a le même sourire idiot.

Elle vit à deux rues d'ici, au campus, à la 123^{ème}, elle me dit. Je fais oui avec la tête, je cherche à me souvenir de son prénom, j'avance en silence, gauche, droite, je suis le mystérieux, elle est l'innocente. Ses talons sur le bitume, une mélodie crépine entre ses petites dents, son doigt sur le digicode, sa clef dans la serrure, ses hanches dans le couloir, son baiser dans l'ascenseur, sa musique dans l'appartement, «I know you know» d'Esperanza Spalding (si je ne fais erreur) et deux verres de rhum arrangé. Santé, bienvenu. Santé, merci. Assis en silence. Elle gagne la verticale, elle épouse la musique, elle joue avec ses hanches, les bras au ciel, elle incline la tête. A moi de jouer. Respire. Allez. Lève-toi. Confiant. Les yeux. Debout. Derrière elle. Sa nuque. Son oreille. Son souffle. Ses lèvres. Son soupir. Un premier tissu sur le sol. Son épaule nue. Son parfum. Son ventre. Ses seins. Vite, libérer ses seins... Mais. Non. Dites que je rêve. Non. Pas vrai. Merde. Là, sur la bretelle. Merde, merde et merde. *MADE IN THAILAND...*

*

Myawaddy (Birmanie), dimanche, 5 heures du matin,

Il est bien le fils de son père. Le ventre qui crie famine, transpirant à grosses gouttes dans l'obscurité (il n'y a pas d'électricité cette nuit), il rêve en couleur. Rendors-toi, mon cœur, lui chuchote-t-elle.

A la lueur d'un morceau de bougie, elle le voit se rendormir, lui caresse le front. Fais de beaux rêves...

Hier, son petit Saw était triste, il avait perdu trois billes, dont sa préférée, la grosse bleue. Il y a trois mois (92 jours, pour être exact), il a perdu son père, à cause de l'ouragan Nargis. Comme un second fléau, l'armée est arrivée sur les lieux et elle a pris la fuite. Quelques billets roulés dans son sarong, une paire de tong, une vieille chemise et son petit Saw sur le porte-bagage d'une bicyclette. Dans un petit sac, une photo de *lui*, des baguettes, deux bols, un peu de riz, du thé, du sel et du sucre (il faut compter deux jours de pistes pour atteindre Myawaddy, à la frontière thaïlandaise).

On les a laissé déplier une natte dans un vieil entrepôt où s'entassaient une dizaine de familles exilées. On délimite son espace de vie en ficelant des sacs en

plastique. L'odeur, le bruit. La journée, les plus vieilles s'occupent des enfants, tandis que les autres vont essayer de gagner de quoi acheter à manger. Hélas, la ville de Myawaddy est sinistrée. Au marché, tout est importé de Thaïlande, tout est hors de prix. Pour ne rien arranger, le principal employeur de la ville, un fabricant de vêtements, vient de plier boutique, fautes de commandes. On dit que c'est à cause des sanctions américaines.

Comme des centaines de Birmans, elle emprunte donc chaque matin, au lever du jour, le Pont de l'Amitié pour rejoindre la ville thaï de Mae Sot. Enfin, le pont, pas exactement. Pour échapper au racket de la *Tatmadaw* et des *Tahan Phran*, elle s'en remet aux passeurs. A cette époque de l'année, les eaux de la Moeï sont basses et la traversée ne coûte qu'un billet. Enfin, elle ne devrait coûter qu'un billet. Les prix grimpent chaque jour et elle songe sérieusement à s'installer en Thaïlande. Peut-être à «Little Burma», l'un des camps de réfugiés de la province de Mae Sot. Il faut dire que pour elle, la Thaïlande, c'est plein d'espoir. Les gens sont tous riches là-bas : il y a des routes, les magasins sont pleins, les gens bien habillés. Elle accepterait n'importe quel travail. Elle a accepté n'importe quel travail.

Dans douze heures, après autant d'heures de travail, elle reviendra à Myawaddy avec une centaine de baths, pour autant que son patron la paie. Rien en effet ne l'y oblige : elle n'existe pas, elle est clandestine et n'a pas les moyens de s'offrir un permis de travail. Certains patrons retarderaient même le versement des salaires pendant un ou deux mois, avant d'appeler la police pour embarquer les ouvrières illégales...

Cent baths ne suffisent pas pour vivre en Thaïlande, mais c'est bien assez pour survivre en Birmanie. Elle peut s'estimer heureuse. Depuis le début de l'année, la crise financière a sensiblement réduit les exportations thaïlandaises et de nombreuses usines ont été contraintes de mettre la clé sous la porte. Pour ne rien arranger, plus aucun permis de travail n'est accordé aux Birmans.

Arrivées à Mae Sot, les femmes birmanes ne sont pas logées à la même enseigne. Les plus vieilles mendient. Les plus jolies s'engagent comme masseuses. Pour les autres, une seule solution, l'industrie textile.

Voilà bientôt deux mois qu'elle trime ici, en périphérie de la ville, le long de la rivière Moei. C'est un atelier discret avec un toit de tôle ondulée, une enceinte cerclée de hauts murs et d'une imposante barrière de fer coulissante. Le gardien porte une chemise azur presque neuve, il parle une langue qu'elle ignore. Il méprise copieusement celles qui font le travail qu'aucune Thaïlandaise n'accepterait.

La routine, de sept heures pile à la tombée de la nuit, vingt-neuf jours par mois, assise sur un trop petit tabouret, devant une petite table. A gauche, quelqu'un. A droite, quelqu'un. Derrière, quelqu'un. Devant, quelqu'un. A ses pieds picorent une douzaine de poules. Une surface optimisée. Un temps optimisé. L'unique pause, celle de midi, dure le temps qu'il faut pour ingurgiter un bol de riz.

Sa tâche est répétitive, désespérante. Des soutiens-gorge s'amassent sur un coin de sa table. Elle coud sur leur bretelle une étiquette avec le sigle de la marque. Le bruit des machines à coudre, le bruit des conversations, le bruit des engueulades, le bruit des pales de ventilateurs (il n'y a pas de fenêtres).

Aujourd'hui, l'atelier a du retard sur une commande. Beaucoup de retard pour une grosse commande. Une boîte de Hong-Kong, sous-traitante d'une firme américaine. Tellement de retard, dit le patron, qu'il faudra rester ici cette nuit...

Mae Sot (Thaïlande), lundi, 19 heures,

Un jour de travail, une nuit de travail, une courte sieste et un autre jour de travail. La commande est bouclée, le patron est content, il paie cash, 250 baths.

Claquée et vannée, mais à ce rythme, dans un an, elle aura de quoi reconstruire sa maison, au pays.

Sur les rives de la Moei, elle attend un passeur. Dans une heure, elle reverra son petit Saw. Elle lui a acheté une bille bleue.

Encore un an. Un an et elle pourra lui offrir des cours dans une vraie école.

Avant l'ouragan, elle était institutrice.

*

New York, lundi, 19 heures,

Afterwork après un premier jour interminable. Je siffle d'un trait une Brooklyn Ale et parcours dans ses grandes lignes le *New York Post* : «le salaire cumulé des 6'500 employés de Nike en Thaïlande équivaldrait à ce que gagnent les 13 membres du directoire de la firme». Merde. Je laisse un gros pourboire et file.

A une vingtaine de rues de là, sur un banc, je fais la connaissance d'un immigré italien fraîchement naturalisé. Il me parle de son fils, le petit gars, là-bas, celui qui lève les bras, il vient de marquer un but. Il me parle de «Little Italy», son quartier, ces rues qui une à une sont envahies par les Chinois, les Vietnamiens et les Thaïlandais.

Je lui parle de mon arrière grand-père (j'ignore même son prénom). C'est à cause de lui que j'ai quitté la Thaïlande, rompant le contrat qui me liait à une organisation caritative. Mais c'est aussi grâce à lui. Je cherche maintenant à vivre ce qu'il a vécu il y a un siècle, le grand voyage.

Je l'imagine. Trois semaines de cargo à travers l'Atlantique, lui qui n'avait jamais quitté sa campagne. Le portail d'Ellis Island, son bureau d'immigration. Les hommes, à droite, les femmes, à gauche, en file indienne, des consignes, une langue qu'il ignore...

Je l'imagine. Hors de question pour lui d'aller rejoindre les masses misérables du Lower East Side. Il échange ses derniers francs contre un billet de train pour la campagne la plus proche. Dans un petit sac, une Bible annotée, une illustration de la Jungfrau, un dessin de la ferme, un set de service en argent et le verre en étain de la dernière compétition de tir.

Un an, pense-t-il. Un an pour récolter l'argent nécessaire au transport de la famille toute entière.

On ne l'a jamais revu.